6 PAGES 5 CENTIMES

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

Téléphones { à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois Mois / Six Mois / Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements. . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 5 Juin 1905

La Journée d'Hier

M. Bienvenu-Martin, ministre de l'Instruction publique et des cultes, a été élu sénateur de l'Yonne, à une forte majorité.

—o—

Après avoir assisté aux courses d'Auteuil et à un banquet offert par M. Delcassé, le roi d'Espagne a quitté Paris pour se rendre à Cherbourg, où il s'embarquera pour l'Angleterre.

—o—

En Mandchourie, les Japonais ont repris une active offensive. — On a reçu de nouveaux détails sur les scènes de tragique horreur qui ont marqué le désastre naval russe dans le détroit de Corée.

—o—

A Nantes, des incidents se sont produits par suite de l'intervention des jaunes dans la grève des employés de voirie.

A BATONS ROMPUS

Impressions d'un Réserviste

Nous avons demandé à l'un de nos amis qui *fait actuellement, en qualité de simple soldat,* ses 28 jours dans un régiment d'infanterie de la région de nous dire ce qu'il pensait de l'armée française. Il nous a répondu comme il suit :

* * * * * * * * * * * * * * * *

« Vous me demandez, mon cher, « mes impressions de réserviste » ? — Je vais vous les fournir toutes simples, sans malice, sans parti-pris, si possible, et, je vous assure, sans prétention d'aucune sorte.

Vous savez quel affreux souvenir j'avais conservé de mes trois années passées « sous les drapeaux », il y a cinq ans. J'étais arrivé à la caserne avec quelques sottes illusions sur le « noble métier des armes », illusions que le premier mois de service s'était chargé de détruire rapidement.

Le métier militaire dépassait alors l'extrême limite permise à la stupidité. Toute l'éducation du soldat consistait dans l'entraînement au « maniement d'armes », que vous avez connu, la suite des dix ou douze mouvements, je ne sais plus au juste, que notre gros capitaine nous faisait exécuter *sans commandement,* au coup de sifflet.

« — Pas assez sec ; j'entends des mains qui n'arrivent pas en même temps » ; c'était idiot à faire rougir. Les plus supportables des officiers amenaient quelquefois au quartier leur morgue dédaigneuse et leur superbe indifférence. Les sous-offs, sous prétexte d'entraînement, martyrisaient leurs hommes, pour le plaisir, abusant outrageusement de leur autorité, ne ménageant ni les plus grossières insultes, ni même les brutalités. Et l'astiquage, le paquetage carré, les travaux de lavage et de couture occupaient tous les « loisirs » du soldat.

La vie de la caserne se partageait, en somme, entre le maniement d'armes et l'astiquage. Métier de forçat et métier de couturière ; c'était tout l'entraînement militaire : assemblage fastidieux et horrible.

* * *

Or, je vous l'avoue très franchement, mon cher, tous ceux qui vont faire un nouveau séjour à l'armée le reconnaîtront comme moi, tout cela s'est amélioré ; tout cela a considérablement changé depuis cinq ans. Le passage du général André au ministère est pour beaucoup, je crois, dans cette transformation et c'est lui qui a insufflé dans l'armée, même dans la routinière infanterie, un esprit nouveau.

Ah ! sans doute, ce n'est pas encore l'idéal, tout n'a pas encore disparu des absurdités d'autrefois, mais le changement est déjà énorme, je vous assure.

En si peu de temps, la discipline pour la discipline, la discipline sans raison d'être, bête et tracassière qui, avec le goût de la régularité à outrance, constituaient le fond de la mentalité militaire, a disparu à peu près complètement.

Les sous-offs, sauf quelques abrutis de l'ancien régime, sont moins désolants. Les officiers eux-mêmes s'essayent généralement, sans y réussir toujours parfaitement, à se familiariser avec leurs hommes, à entrer en communication aimable avec eux, à s'adresser, pour les conduire, plutôt à leur intelligence et à leur bonne volonté, qu'à l'obéissance machinale, conséquence de la crainte. Tous n'en sont pas là, assurément. Et, pas plus tard qu'hier, un petit imbécile, sur un ton suprêmement dédaigneux et très blessant, exigeait d'une section de réservistes, dans ces exercices « à rangs serrés », si ridicules et si oiseux, la régularité d'allures imposée autrefois aux jeunes recrues. Cette jeune poire n'en mènerait vraisemblablement pas si large en temps de guerre ! Mais, par contre, le lieutenant de mon peloton est précisément un homme très intelligent, esprit chercheur, très travailleur et très ouvert, prompt à battre en brèche les vieilles routines, partisan enthousiaste des tactiques japonaises, de l'offensive à la fois avisée et audacieuse, excellent homme, d'ailleurs, familier et bienveillant avec ses soldats et cherchant à leur faire oublier son grade. « Il n'y a pas ici de chef, nous disait-il textuellement l'autre jour; nous sommes tous des camarades, nous travaillons ensemble avec la même bonne volonté. Le savoir en l'art de la guerre que par un long effort j'ai acquis, me donne seulement le droit d'être votre guide ». Eh bien, vous le croirez si vous voulez, cet homme obtient des simples et braves garçons qu'il a sous ses ordres, tout ce qu'il veut. A tort ou à raison, en guerre ils le suivraient tous, n'importe où. Ils ont pour lui une confiance et un respect sans bornes.

Ce type de l'officier actuel est encore exceptionnel, mais le premier aussi, ne l'oubliez pas. La moyenne oscille entre les deux. Elle est maintenant plus rapprochée, je crois, du second que du premier ; il y a cinq ans c'était carrément le contraire.

* * *

Et le « métier » est devenu plus intelligent ! Les règlements des divers services, notamment du « service en campagne » imposés par le ministère du général André, en sont la cause.

On a fini par s'apercevoir que le service militaire n'avait qu'une raison d'être, qu'une excuse celle d' « apprendre les soldats à faire la guerre, de les entraîner à la guerre. Aussi la tendance actuelle est-elle à développer l'instruction en campagne, au détriment des exercices à rangs serrés, du fameux maniement d'armes, jadis plaie de l'infanterie, des alignements rigoureux et du pas accéléré.

Tout cela, vieilles défroques des techniques séculaires et démodées disparaît de plus en plus. La sagesse sera de les reléguer d'où elles n'auraient jamais dû sortir après Napoléon Ier, au dernier plan de l'instruction militaire, bonnes tout au plus pour d'exceptionnelles parades, tant que les parades, coqueluche des jeunes et des vieilles filles en mal de mari, auront le tort d'exister. La formation « en volée de moineaux » est devenue la formation favorite de la section au combat.

Plus d'alignement. Les hommes, à de grands intervalles, reprennent, en une certaine mesure leur liberté d'action individuelle. Leur métier de soldat réclame de l'intelligence et de l'initiative. La conformation du terrain impose seule, les dispositions de la troupe ; elle s'y colle, profite rigoureusement de ses moindres accidents et de ses moindres ondulations.

Vous comprenez que dans ces conditions, lui épargnant le plus de pertes possibles et en sauvegardant pour le moment décisif, toute sa puissance d'action, devient une besogne difficile. L'officier, le chef d'une fraction de troupes, aussi peu importante qu'elle soit, doit avoir des aptitudes spéciales, le coup d'œil, le flair du terrain, la décision rapide et surtout de l'audace, beaucoup d'audace soutenue par beaucoup de prudence et de circonspection. Il semble que les dispositions naturelles doivent l'emporter ici sur le savoir acquis.

* * *

Et je ne puis m'empêcher de vous indiquer quelle paraît être, à mon humble sentiment, la plaie actuelle de notre armée.

Les officiers peu capables d'y jouer convenablement leur rôle y sont encore trop nombreux et surtout, surtout, on peut affirmer qu'en bloc, les gradés de la réserve y témoignent une nullité profonde et pitoyable.

Les sous-officiers, à qui reviendrait parfois en cas de guerre, le rôle de commander une section, sont loin d'être débarrassés de leur vieille et stupide éducation. Le souci exagéré de l'alignement et de l'ordre, si opposé aux nécessités de la guerre moderne, les préoccupe seuls.

Ils feraient tuer bêtement leurs hommes, comme des mouches. Les officiers de réserves sont le plus souvent pires encore, aussi incapables et d'une insupportable et ridicule prétention. Ah, les officiers de réserve et les fameux pelotons des dispensés, pâles jeunes gens de famille, la plupart, jeunes gens fadasses et mondains qui soupirent après le galon et la culotte de sous-lieutenant, s'imaginent parés d'on ne sait quel prestige aristocratique, affichent un laisser aller dédaigneux de débauché et d'intellectuel, ont de petites manières et de petites voix. C'est là le coin plaisant de notre armée et la mine où les pauvres « 28 jours » comme moi puisent l'aliment inépuisable de leurs divertissements.

« Le prestige de l'uniforme », les enivre. Ils sont officiers pour l'uniforme, uniquement.

Et pendant leurs périodes d'exercices, ils s'étudieront, tant bien que mal, à prendre des attitudes nonchalamment hauteines et mignardes à la fois, parure grotesque que leurs camarades de l'active ont généralement le bon sens de dédaigner, maintenant.

Ils sont la caricature maladroite de ces derniers...

. . . . . .

Pour copie conforme :
R. DOUVRY.

Choses du Jour

UN MARTYR DE LA PENSÉE LIBRE

Un groupe de libre-pensée d'Abbeville qui a pris le titre de « Groupe La Barre », organise, pour le dimanche 9 juillet prochain, une manifestation en l'honneur du Chevalier de la Barre.

En 1765, un crucifix de bois, élevé sur le Pont-Neuf d'Abbeville, fut brisé. Un jeune homme de dix-neuf ans, Jean-François le Fèvre, chevalier de La Barre fut inculpé d'avoir mutilé le symbole religieux.

Son accusateur, un misérable nommé Duval de Saucourt, juge à Abbeville, avait pris texte de ce que La Barre, adepte des idées philosophiques de l'époque, s'était un jour refusé à se découvrir devant une procession, pour lui imputer injustement le « sacrilège » du Pont-Neuf.

Il faut dire, pour éclairer complètement la conduite ignominieuse de Duval de Saucourt, que des rivalités d'intérêts séparaient depuis longtemps le juge accusateur et la famille de l'accusé.

Les tribunaux de la province, sans aucune autre preuve que les opinions libérales du chevalier de la Barre, le condamnèrent à avoir la langue et la main coupées, et à être brûlé vif. Le Parlement de Paris confirma la sentence, mais « commua » la peine infamante en celle de la décapitation.

Et cet enfant de vingt ans subit l'atroce supplice avec un courage admirable. Après la décollation, son corps fut brûlé et ses cendres jetées au vent.

Les libres-penseurs d'Abbeville s'apprêtent à célébrer le martyre d'une des plus touchantes victimes de l'intolérance religieuse, d'un des précurseurs de la liberté de conscience.

Ils sont d'autant plus fondés à honorer leur courageux compatriote, que, sous la troisième République, une municipalité opportuniste dressa sur la place publique où l'on montre encore la dalle sanglante qui servit de base au billot et au bûcher, un monument en l'honneur de l'amiral Courbet.

Elle se dispensait, en agissant de la sorte, du devoir qui lui incombait, c'est-à-dire de confirmer par une consécration officielle, la vigoureuse campagne menée par Voltaire en faveur du chevalier de la Barre et le décret de réhabilitation prononcé le 25 brumaire de l'an II par la Convention Nationale.

Les organisateurs veulent faire de leur manifestation du 9 juillet prochain, l'amorce d'une souscription destinée à l'érection d'un monument expiatoire.

Non seulement ils auront avec eux les hommes d'avant-garde, les socialistes, les républicains, les penseurs libres et tous ceux qui se sont dégagés des dogmes et des religions, — mais aussi et ceci n'est pas le détail le moins intéressant, tous leurs concitoyens, sans exception. Car les Abbevillois ressentent encore, à plus d'un siècle de distance, l'horreur du crime dont on a souillé leur cité, aussi vivement que leurs grands-pères qui sanglotaient et qui criaient leur indignation devant l'échafaud, pendant que le bourreau du roi exécutait l'horrible sentence.

Et c'est dans cette flétrissure unanime, qui brave le temps lui-même, qu'on trouve le véritable jugement de l'Histoire sur le supplice du chevalier de la Barre.

Maurice MONIER.

CHRONIQUE

Par téléphone

Il vient, comme on dit, d'en arriver une bien bonne à M. de la Luizignière, récemment promu chef de la division du contentieux au Ministère des relations interastrales et communications transplanétaires.

Dès son arrivée au service, M. Luizignan de la Luizignière s'était aperçu qu'il avait le malheur d'avoir sous ses ordres un employé amateur, un prétendu commis d'ordre, pour qui le bureau n'était qu'un indigne accessoire, partant qui était accoutumé à y venir le moins possible et à en prendre tant et plus à son aise.

Cette non-valeur répondait au nom de Capdenac, Hector-Savinion Capdenac. C'était un gentil garçon, doux comme un agneau quand on ne le tarabustait pas, mais dame, lorsque le turlupinait !

En dehors de ses fonctions administratives, et plus exactement, au lieu de remplir les dites fonctions, Hector Capdenac s'occupait de dessin et de peinture. Il était notamment en relations avec certains industriels pour lesquels il allait prendre des copies de tableaux au Louvre ou ailleurs, ce qui lui rapportait annuellement quatre ou cinq fois son salaire administratif.

M. Luizignan de la Luizignière « n'entrait pas dans ces considérations ».

— C'est à dix heures du matin que vous daignez venir, monsieur ! De midi à deux heures, vous allez déjeuner ; mais à deux heures, vous entendez bien ? deux heures, je tiens à vous avoir là...

— Bien monsieur, on y sera, répondit Capdenac, sans se démonter pour si peu et surtout sans tenir le moindre compte de ces impérieuses recommandations.

A la fin, agacé, M. de la Luizignière résolut de sévir. Il s'arma de sa meilleure plume et adressa à M. le Ministre un rapport contre ce indisciplinable et insaisissable subordonné, un rapport fulminant.

Une phrase, une perle, se détachait au milieu de toutes les éblouissantes beautés de ce réquisitoire, et obtint, dans les couloirs ministériels, un prodigieux et incommensurable succès.

« S'il était possible, Monsieur le Ministre, déclarait le très judicieux directeur du contentieux, de mettre dehors quelqu'un qui n'est jamais dedans, je vous proposerais sans hésiter la mise en disponibilité de cet agent « in partibus.... »

— Attends, mon bonhomme, je te repincerai, grommela furieusement Hector, lorsqu'en réponse à cette diatribe, M. Dubeau-Flambant le Ministre des relations interastrales et des communications transplanétaires, lui infligea un blâme avec menace de déplacement. Oui, tu auras de mes nouvelles, et ça ne tardera pas mon gaillard !

Hector Capdenac était justement en train de terminer une copie de l' «Enfant prodigue», de Téniers, qui lui était instamment demandée. Il s'empressa d'achever ce travail, et dès lors il n'y eut pas plus assidu que lui au bureau du contentieux et dans tout le département des relations interastrales et communications transplanétaires.

— Ah ! Ah ! vous voyez ! J'y suis parvenu ! Je l'ai maté ! fanfarait M. Luizignan de la Luizignière en se redressant et gonflant le jabot. Ah ! Ah ! je lui ai montré à qui il avait affaire ! Je l'ai mis au pas ce petit monsieur !

* * *

Mais, tout comme son commis d'ordre, M. Luizignan de la Luizignière était plein de manies : au lieu de barbouiller de la toile, il cultivait la statistique, entassait chiffres sur chiffres. En ce moment il était plongé dans les recherches les plus ardues. Il avait entrepris de dresser un tableau comparatif de la consommation des pains à cacheter en France et dans les divers pays du globe, et, pour mener à bien cette œuvre gigantesque, il lui fallait compulser d'innombrables dossiers et pâlir sur des monceaux de bouquins. Tous les jours, dans l'après-midi, après avoir paraphé le courrier, il s'esquivait du ministère et filait à la bibliothèque nationale.

— Toi, je te tiens ! conclut Hector Capdenac, dès qu'il eut découvert cette particularité.

Le bureau du commis d'ordre était voisin de masquée par la tapisserie, reliait ces deux pièces.

Le lendemain même du jour où il avait dûment constaté les fugues de son supérieur, aussitôt celui-ci parti, Hector ouvrit la traîtresse petite porte et tendit l'oreille.

M. le Directeur du contentieux avait un téléphone sur sa table, et il ne s'écoulait guère d'après-midi sans que la sonnerie d'appel ne vibrât.

— Allô ! Allô !

— Qui là ?

— Ici, cabinet du ministre. Monsieur de la Luizignière, est-ce vous ?

— Non, monsieur le ministre ; M. de la Luizignière est absent. Ici, son commis d'ordre chargé du secrétariat, M. Capdenac...

— Bien, monsieur. C'est à M. de la Luizignière que je désirerais parler.....

— Allô ! Allô !

— Vous êtes là Monsieur de la Luizignière ? Ici, chef du cabinet.

— M. de la Luizignière est absent, monsieur le chef du cabinet. Ici, M. Capdenac.

— Lorsque M. de la Luizignière rentrera, vous lui direz de m'appeler, je vous prie.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

Mais c'est en vain que M. Renardin, le chef du cabinet, attendait cet appel : M. de la Luizignière ne rentrait pas, ne rentrait jamais, n'était jamais là !

En revanche, M. Capdenac, le commis-secrétaire Capdenac, cet agent introuvable, invisible et incorrigible, qu'on rencontrait au bout du fil, qui répondait au lieu et place de son chef.

— C'est un peu fort, par exemple ! finit par maugréer M. Renardin. Et il a l'aplomb, cet animal-là, de se plaindre de son personnel, d'incriminer ce malheureux commis !

— C'est étonnant, dit un jour le ministre à son chef de cabinet, j'ai beau appeler M. de la Luizignière, c'est invariablement son commis d'ordre qui me répond, vous savez, ce M. Capdenac, sur le compte duquel il a rédigé ce rapport si.....

— Monumental ! Moi aussi, Monsieur le ministre, j'ai fait cette remarque, ajouta M. Renardin, qui avait une vieille dent contre le directeur du contentieux. Chaque fois que je lui téléphone, je trouve son M. Capdenac...

— Il faudrait voir ce que cela signifie, Renardin.

— Oui, monsieur le Ministre, à l'instant même... Allô ! Allô ! C'est vous, Monsieur de la Luizignière ?

— M. de la Luizignière vient de sortir. Ici, M. Capdenac, son secrétaire...

— Encore ! Vous voyez bien ! exclama M. Dubeau-Flambant. Allez donc vous-même au contentieux....

— J'y cours, monsieur le ministre, répliqua M. Renardin.

Au contentieux, en l'absence de M. le directeur, ce fut son commis-secrétaire, Hector Capdenac en personne, qui reçut M. le chef du cabinet.

— C'est bien vous, monsieur, qui nous répondez par le téléphone, à M. le Ministre et à moi ?

— Oui, monsieur. Lorsqu'on appelle, je vais à l'appareil....

— Parfaitement !

M. Renardin retourna vers le ministre et lui rendit compte de sa démarche.

— Je ne comprends pas que M. de la Luizignière, accuse un de ses employés de n'être jamais là, lorsque c'est lui, au contraire qui... brille par son absence, lança le ministre.

— Il faut admettre que... qu'il en veut à cet employé, insinua doucereusement M. Renardin, qu'il cherche à se débarrasser de lui...

— Oh ! je n'aime pas toutes ces manigances moi ! interrompit M. Dubeau-Flambant qui malgré son faible pour le beau sexe et les soupers fins, se piquait de loyauté et de justice. Je ne veux pas de ça autour de moi !

Et, séance tenante, il signa deux arrêtés : l'un qui nommait M. Capdenac (Hector-Savinien) au grade de commis principal, même résidence, même service ; l'autre par lequel M. Luizignan de la Luizignière, chef de la division du contentieux, était chargé de la direction des services alpins et envoyé à Chambéry.

— Et moi qui tenais tant à rester à Paris ! soupirait l'éminent statisticien. Moi qui avais tant besoin d'aller à la Bibliothèque !.....

Albert CIM.

Télégraphie

Le télégraphe sans fil rend tous les jours aux Japonais des services immenses.

Le télégraphe avec fils, si démodé qu'il soit, vient d'en rendre un, qui n'est point ordinaire, à un juif de Djerba. Ce commerçant cheminait seul avec son âne sur la route de Ben-Gardane à Zarzis, quand il fut abordé par deux Arabes qui lui demandèrent la bourse ou la vie. Fort effrayé, l'israélite abandonne son équipage, grimpe sur un poteau télégraphique voisin et, dans l'excès de son émotion, se met à crier à tue-tête. Il pleure, prend le ciel à témoin qu'on le dévalise, demande du secours et appelle comme si l'officier pouvait l'entendre, le commandant du poste de Ben-Gardane. Là-dessus, les Arabes, qui connaissent mal le fonctionnement du télégraphe, mais qui savent que l'électricité fait des merveilles, sont pris d'une terreur panique. Ils s'imaginent déjà avoir à leurs trousses la garnison de Ben-Gardane. Ils attachent au pied du poteau l'âne et sa cargaison, se prosternent, demandent grâce au juif et ne partent enfin rassurés qu'après que celui-ci, cédant à leurs prières, a consenti à donner contre-ordre, par la même voie, à l'officier.

Niez encore les bienfaits du télégraphe.

ÉCHOS ET NOUVELLES

ABEILLES EN SALON

Il paraissait jusqu'ici assez compliqué d'élever des abeilles dans son salon. En tout cas, on n'avait pas l'habitude.

Eh bien ! la sœur du général Baden-Powell — ce général anglais qui a combattu au Transvaal — élève des abeilles dans son salon, tout près de Hyde Park, en plein Londres.

Comment lui est venue cette idée singulière Les journaux anglais, qui nous apportent la nouvelle, ne le disent point. Il serait pourtant curieux de le savoir.

DEPECHES

PAR SERVICES SPECIAUX

LA GUERRE

Russo - Japonaise

La Bataille Navale

Récit d'un officier russe. — Défense désespérée du cuirassé « Borodino ». — Scènes d'horreur. — Marins hachés en morceaux par les canons japonais.

Tokio, 4 juin. — Un officier du cuirassé « Borodino » a fait au correspondant du « Daily Express » le récit suivant de ce qu'il a vu pendant la bataille :

« Notre navire, dit-il, fut engagé dès que les Japonais furent à portée. Le navire ennemi le plus proche était le « Shikishima », dont les projectiles commencèrent à tomber sur nous quelques instants après le début du combat.

» Je commandais une pièce de 12 pouces dans la barbette d'avant. Je tirai mon premier coup de canon à 1 h. 1/2 et je vis avec joie que le premier coup avait porté et que le « Shikishima » était atteint dans ses œuvres supérieures : il ne riposta pas pendant dix minutes.

» C'est à ce moment que l'amiral Rodjestvensky vint à bord du « Borodino », d'où il dirigea le combat.

» A 3 heures de l'après-midi, le « Shikishima » et le « Fuji » ouvrirent sur nous le feu de leurs canons ; un projectile atteignit notre barbette et le choc nous fit tomber tous sans connaissance.

» Je sortis enfin de la barbette, qui était pleine de fumée ; les projectiles pleuvaient de toutes parts sur le navire et, à chaque coup, les hommes tombaient morts ou blessés par douzaines.

» La fumée s'étant dissipée, je rentrai dans la barbette ; mais à peine avions-nous fait feu deux fois que deux projectiles nous frappèrent simultanément et mirent hors de service nos deux pièces de 12 pouces, démolissant la barbette et tuant 18 officiers et matelots.

» Je gagnai le pont à quatre pattes et je me portai près d'une pièce de six pouces, autour de laquelle s'amoncelèrent les morts et les blessés ; je restai là une heure, pendant laquelle les Japonais tombèrent de nouveau sur nous.

» Les appareils servant à hisser les munitions ayant été presque démolis, on se passait les obus de main en main.

» Notre mât à signaux fut emporté et bientôt, au moment où la confusion était à son comble, un quartier-maître m'annonça que l'amiral avait été blessé et transporté sur un contre-torpilleur. Il était 4 heures, le « Borodino » plongeait de l'avant ; il n'y avait plus d'espoir de sauver le navire.

» Les Japonais, ayant réussi à rompre notre position de combat, s'approchèrent et dirigèrent le feu de leurs canons sur nous.

» Nos tourelles formaient d'excellentes cibles et il semble qu'aucun des hommes postés dans les hunes ne survécut. Je m'offris avec quelques hommes pour grimper dans les hunes et, de cet endroit, le spectacle était si terrible qu'il me hante depuis lors, au point de me priver de sommeil. **Les hommes postés dans les hunes avaient été littéralement hachés en morceaux par le feu bien dirigé des Japonais, et les mitrailleuses étaient complètement brisées.**

» Pour ajouter à l'horreur qui désolait notre malheureux navire, le feu éclata à plusieurs endroits du bord ; la sonnerie d'incendie retentit, mais il y avait tant de morts et de blessés, et les projectiles qui tombaient toujours rendaient la manœuvre si difficile, qu'il n'y avait aucune chance de se retirer de la ligne en combattant jusqu'à la fin.

» Nos pièces d'avant étaient hors de service, mais nous pûmes faire un bon tir avec les pièces de 12 pouces de l'arrière et la pièce de 6 pouces qui restait en état, bien que les pièces ne fussent servies que par la moitié de leurs effectifs normaux.

» Le « Borodino », s'enfonçant de plus en plus, offrait une cible facile à l'énorme supériorité de l'ennemi ; malgré tout, nous combattîmes désespérément.

» A ce moment, le chef mécanicien nous informa que le feu avait gagné tant de terrain qu'il lui était impossible de conserver ses hommes en bas, et, un moment après

---

FEUILLETON DU 5 JUIN. — N° 71

LES

Drames du Demi-Monde

Par Pierre ZACCONE

JANE LA ROUSSE

DEUXIEME EPISODE

— Mais vous-même, il me semble que vous partez de meilleure heure que d'habitude.

— C'est vrai, et j'ai même à faire ce matin une course au sujet de laquelle je désirerais le parler.

— A moi !... De quoi s'agit-il

Ducoudray ébaucha un sourire :

— Tu te rappelle bien, dit-il, le médecin qui est venu l'autre jour te voir avec un de tes amis...

— M. Fléchart ! oui, je me rappelle répondit Edmée.

— Ta santé me semblait altérée... et j'avais conçu quelques inquiétudes. J'ai voulu en avoir le cœur net et bien m'en a pris, puis le docteur t'a trouvée tout à fait bien.

Edmée eut un regard douloureux.

— Toutefois, objecta-t-elle, il m'a ordonné un traitement qu'il me faut suivre rigoureusement, et vous a recommandé de me donner toutes les distractions qui seraient de nature à me plaire.

— C'est cela...

— L'ordonnance a été observée.

— Je prends tous les jours la potion ordonnée et je passe avec mes fleurs des heures entières qui me semblent bien courtes.

— Sans doute, sans doute, fit le vieux contremaître, mais cela n'est pas suffisant. J'ai pensé à autre chose, et c'est d'une distraction nouvelle que je veux te parler aujourd'hui.

Edmée ouvrit de grands yeux et regarda Ducoudray.

Malgré elle, elle pensait à Mortimer.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle anxieuse et impatiente.

Ducoudray se pencha vers l'enfant.

— Tu as dû voir quelquefois, dit-il, passer le long de notre petit jardin le locataire du troisième ?

— M. Taupin ? fit Edmée.

— Précisément. M. Taupin... un excellent homme qui t'a aperçue plusieurs fois et qui m'a parlé de toi avec un vif intérêt.

— èEh bien ?.... fit Edmée qui cherchait à comprendre.

— Eh bien !... M. Taupin a depuis quelque temps un élève qui est, paraît-il, le fils d'un acteur en vogue, et qui lui donne souvent des billets de spectacle... Hier, il m'a arrêté au moment où je rentrais... et il a tellement insisté, il m'a pressé avec tant de politesse, que, ma foi, je n'ai pas osé refuser l'offre qu'il m'a faite.

— Quelle offre ?

— Celle de deux places pour ce soir, à l'Opéra.

Edmée tressaillit.

— A l'Opéra, moi !... fit-elle brusquement. Mais vous n'y songez pas ; je ne veux pas accepter de pareilles distractions !

— Pourquoi ?

— Une idée !

— Cependant... le docteur...

— Le docteur a dit cela comme il aurait dit autre chose ; je ne crois pas à l'efficacité de son remède... Et puis, quelle distraction plus charmante pourrais-je chercher ?... Vous savez comme j'aime mes chères petites fleurs... avec elles, je me sens moins seule, elles consolent et égayent parfois ma tristesse, et je vous jure qu'il n'est point de spectacle qui vaille celui qu'elles me donnent.

— Alors tu refuses ?

— Je ne me sens aucune envie d'accepter.

— Essaye au moins... Qui sait ?... peut-être seras-tu tout étonnée toi-même des surprises qui t'attendent à l'Opéra.

Edmée devint toute rouge.

Ces paroles, dites par Ducoudray sans intention, lui parurent renfermer un sens mystérieux auquel elle s'attacha avec âpreté.

Le souvenir des rêves de la nuit lui revint en mémoire, il s'empara de son esprit avec plus d'autorité ; il y avait là une coïncidence qui devait la frapper ; possédée qu'elle était par une pensée nouvelle, elle rapportait tout à l'espoir qui l'avait saisie ; elle se disait que Ducoudray ne lui confiait pas tout ce qu'il savait, qu'il voulait ménager sa sensibilité, et elle lui sut même gré de cette réserve qui laissait toute liberté à ses suppositions.

Si elle allait revoir Mortimer, cependant !

Elle pensait bien que c'était impossible... et pourtant tout son cœur était suspendu à cet espoir.

Quand elle se retrouva seule, elle fit longtemps à reprendre possession d'elle-même.

La journée passa avec une rapidité dont elle n'eut pas même conscience ; elle vit aller et venir sans les remarquer, M. Taupin d'abord, qui s'évertuait à la saluer, puis le jeune adulte dont lui avait parlé papa Ducoudray.

Mais elle ne se découragea pas.

Elle songeait à Mortimer... toujours à lui, et ne pouvait penser à autre chose.

Bien longtemps avant l'heure où rentrait le vieux contremaître, elle attendit son retour.

Elle avait pris son parti, toute hésitation avait disparu ; elle était résolue à accepter cette distraction qu'on lui offrait.

Ducoudray rentra vers cinq heures.

Dès le premier regard qu'il jeta sur Edmée, il vit que l'enfant n'opposerait pas d'objections et qu'elle était disposée à l'accompagner à l'Opéra.

Le brave homme s'en sentit tout réjoui.

— Eh bien ! chère enfant, lui dit-il, tu as bien fait toutes tes réflexions ?... Consens-tu à venir ce soir avec moi ?

— Puisque cela vous est agréable, répondit Edmée en rougissant imperceptiblement.

— Alors tout est pour le mieux. Va faire un bout de toilette... je vais m'habiller moi-même comme il convient, et dès que tu feras signe j'irai chercher une voiture à la barrière.

Vers six heures et demie, ils quittèrent la barrière du Trône.

A sept heures un quart, ils s'arrêtaient rue Le Peletier, devant la marquise de l'Opéra.

Le spectacle commençait à sept heures et demie, la queue était déjà formée ; Ducoudray offrit son bras à Edmée, et ils pénétrèrent sous le vestibule.

La naïve enfant était convaincue qu'elle devait, ce soir-là, rencontrer Mortimer ; aussi, dès qu'elle eut franchi les limites du contrôle et monté les premiers degrés de l'escalier, son regard avide autant qu'inquiet se mit à fouiller tous les couloirs dans l'espoir d'y trouver celui qu'elle cherchait.

Ce fut en vain.

Mais elle ne se découragea pas.

Elle s'était tracé un programme : il ne lui semblait pas qu'il pût mentir.

Ducoudray avait deux places de secondes loges de face. Edmée, arrivée une des premières, s'assit sur le devant de la loge, et l'on peut dire qu'il se passa alors quelques minutes pendant lesquelles la nouveauté du tableau qui se présentait à elle lui fit oublier tout ce qui l'avait si fort émue et troublée jusqu'alors.

Cet immense vaisseau splendidement éclairé ; ce monde élégant qui, peu à peu prenait place au-dessous d'elle ou à ses côtés ; ces jeunes gens mis avec un goût exquis ; ces jeunes femmes décolletées comme pour un bal ; enfin ce miroitement de lumières jouant sur des épaules nues, en faisant jaillir mille étincelles des parures de diamants... tout cela était si inattendu, si loin surtout de sa pensée, qu'elle s'arrêta étonnée, surprise, se demandant si ce n'était pas là le premier tableau de ce spectacle de la fantaisie auxuel elle était conviée.

Insensiblement, cependant, elle se familiarisa avec cette féerie des yeux, et son regard moins étloui reprit la recherche qu'il avait déjà commencée.

Les fauteuils d'orchestre se garnissaient de gilets à cœur et de crânes chauves ; quelques toilettes excentriques apparaissaient aux premières loges, et l'amphithéâtre était, pour ainsi dire, au grand complet.

On jouait la « Favorite » ; mais cela importait peu à Edmée.

L'intérêt, pour elle, était tout entier dans la salle.

Cependant, aux premières mesures de l'ouverture, quand le rideau se fut levé et qu'elle vit défiler cette longue suite de moines blancs et noirs, quand surtout le ténor amoureux vint raconter à la basse le désordre de son cœur, Edmée prêta l'oreille et tourna ses regards vers la scène.

C'était la première fois qu'elle se sentait ainsi imprégnée d'harmonie et d'amour... Dans la situation d'esprit où elle se trouvait, ce qu'elle entendait ou voyait communiquait à tout son être une sorte de tressaillement inconnu... C'était comme une initiation à l'art et elle s'abandonnait sans défiance aux tendres impressions qu'elle éprouvait.

Pendant une demi-heure elle se laissa charmer par les mélodies du maître italien, et c'est seulement quand le rideau tomba qu'elle revint à elle et se rappela à l'appel de quel espoir elle était venue.

Pendant le premier acte qui venait de finir, la salle s'était garnie tout à fait, depuis l'orchestre jusqu'aux quatrièmes loges, il ne restait plus maintenant que quelques loges vides, et il se dégageait de ce monde impressionnable et vibrant un murmure qui semblait être le complément naturel, quelque chose comme l'écho affaibli des harmonies que l'on venait d'entendre.

— Eh bien !... regrettes-tu d'être venue ?... dit alors le vieux contremaître en se penchant à son oreille.

Edmée ne répondit pas...

Au moment où Ducoudray lui parlait, une loge située au-dessous d'elle, un peu à sa droite, venait de s'ouvrir, et une jeune femme y avait pris place...

Edmée étouffa un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il ? demanda Ducoudray.

— C'est singulier !

— Quoi donc ?

— Cette belle jeune femme qui vient d'entrer, voyez ! ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble...

— A qui ?

Ducoudray suivit la direction du regard d'Edmée, et à son tour il tressaillit.

(A suivre).